

une seule lecture

Louise Marois

Numéro 148, novembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83935ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marois, L. (2016). une seule lecture. *Les écrits*, (148), 117–124.

LOUISE MAROIS

une seule lecture

le je le christ de je

je invente des couleurs de cendre de sang de pisse
je refuse de grandir comme ton silence
je confond mon corps avec tes yeux
je dessine des histoires pour éviter la fin
pour croiser tes mains sur mon front

je t'en supplie
aller mieux n'importe où
sur la mer déchaînée de nos embrassades
il faut du temps
je me oiseau je me fleur

retourne la terre de ton cœur
dans le vide de ma maison de papier

je n'ai pas peur j'ai peur

– vois-tu l'œil usé de ma tendresse?

géométrie de l'œil

il n'y a que lorsque *je* te dessine
 qu'enfin *je* se dépose
 assidue
 j'emploie la cuisine le salon
 pour ce que je voudrais multiplier
 tu portes habits d'étincelles
 sur la pointe des pieds
jusqu'à l'autre rive l'autre cercle notre enfance

depuis
 la première ligne n'a de cesse de t'inventer
 tu m'élèves
 je m'élève

les pigeons roucoulent
 – tu as faim ?
 sans bruit sans intentions
 mes doigts roulent s'attardent
 je me déverse jusqu'à toi
 t'offre fouet et losange

personnages de toutes pièces
 mise en plis des corps
 je te refais
 habitée par une autre
 aiguise mes crayons
 terreau de la proximité

depuis le feutre
 des encres sillonnent mon cœur

parler autrement jusqu'à *nous*
plus petit que le monde la surface des êtres
l'effacée
jamais m'avancer dans tes pas

des soleils
bleus
cercle infiniment clos
je suis chargée de mine
toi seule compte

je parle peu
le dessin est ma chambre
une raison muette
mes rêves accrochent le papier

je reconnaît dans les traits
ni ton visage ni le mien
la géométrie de l'œil

sans dessin

mes dessins n'ont pas de vie

ni ton nom ni ta beauté
dans la fleur oblique
le bonheur est ombre
de la vacuité
du cri
l'enfant poussière

un souffle de trop
la lumière mauve ton épaule
j'assiste à ta composition
tes mains sur ton ventre
je me suis échappée

*peu de chance que nous puissions nous parler avec le même
verbe*

deux voyageuses deux chemins
la texture d'un texte

la maison au ciel saumon
image rare
ma sœur lors d'une fête
une poupée aux cheveux raides
un sac à main
faux cuir

on fête des sourires noirs de gâteau au chocolat

cette vérité

amarrée à ma table des coutumes
le poing fermé
durement sur mon nom
une enfant à clé

je ne tiens plus
m'évader des sacres

tu accueilles cette vérité
le vertige d'une feuille
pas de marelle de bolo d'élastique
tu assistes sans bouger

un rectangle pour que tu t'échappes
je ferai éclater ce tout autre tout
j'abuserai de ma muse

tu retiens ta tête
alors je tiens le monde

tes doigts portent l'alliance
toi aussi le travail a fatigué tes mains
ouvrière docile sans miel ni alvéoles
je dresse ton palais
l'ordre de tes mains m'arrache bréviaire et bavette
lécher tes plaies

op

on parle bleu

l'œil inéluctable fièvre de l'hiver
intérieur des fluides
encre fontaine ivresse
se renverse ta voix sur la mienne

dans la houle vivante
où j'explose sans arme ni ferrure
noyée de tes déluges anciens
des feux mais voilà le ciel éteint

la digue mangée en un seul secours
ta peau écartelée le feutre douillet
les torrents suent
ton âme bois flottant
image lavée
toi où tu baignes tes pieds nos mains

je danse sur le sable de ta vie

la campagne éloigne son troupeau de rêves
une cabane pour se sauver
se refermer

exiguë la feuille tient de chambre

*je sculpte la plante des arbres
je sculpte des fenêtres
je m'obéit*

SP

lente et aveugle
mère dans l'impossible mère

tu deviens à force
un animal vidé de ses habitudes

ne me laisse pas seule dans tes bras

tes caresses reviennent
au même endroit dans une même verticalité
le même travail de l'amour des mains

je suis ton garçon manqué
 ta fille qui aime les filles
 en cachette
 de la flanelle interdite

l'horizon pendu à tes bras

SP

de toute façon
 tu taches je m'attache
 je ne possède rien
 les couleurs vomissent
 sur l'épaule des jours

où je m'habite
 des mains grandissantes
 elles t'annoncent revendiquent elles obéissent
 c'est tout ce que j'ai pour m'avancer
 des mains

tu choisis mes vêtements mes cheveux
 je choisis mes craies mes sujets
 tu me dessines à ta façon
 je m'efface et me recommence
 de toute façon

le salon Micheline fait le coin
 je m'y rends seule par la ruelle
 tu dis que j'ai une coupe chat
 tu flattes ma tête fraîchement coupée

toi aussi
tes mains domptent

de toute façon

»

des mots caressés par ta langue
tu me les offres
impunément
« eh que tu ressembles à ton père ! »

je choisis sa bouche son front pour l'épouser
être lui
taciturne et douce t'apaiser
prendre la couleur de ses lèvres de ses yeux
m'aventurer dans son portrait de chair

si bleu était tranquillité rouge déterminée
orange allumée violet éperdument
m'aurais-tu entendu ?

je te parle

m'aurais-tu entendu ?